

LA MISSION DES FEMMES EN TEMPS DE GUERRE ¹Par M^{me} WILLIAM MONOD

Voici un tableau vrai et coloré à la fois, un émouvant tableau de la réalité, devant lequel M. Guizot ne dirait pas : « On veut des romans, que ne regarde-t-on de près à l'histoire? » Les héroïnes et les scènes mises sous nos yeux n'ont rien de fictif ; elles se sont récemment passées, ces scènes, elles vivent pour la plupart, ces héroïnes, et pourtant les unes ont tout l'attrait de la poésie, les autres tout le charme de l'idéal. C'est qu'il y a histoire et histoire. Heureux qui sait choisir ! Nous savions bien que partout et en tout temps de nobles femmes ont tenu le dévouement, l'abnégation, le sacrifice pour le plus simple et le plus élémentaire des devoirs ; mais l'héroïsme au bruit du canon, sur le champ de bataille, au plus fort de la mêlée, l'héroïsme qui soulage, secourt, console et sauve de pauvres blessés, cet héroïsme tout moderne n'avait pas encore été décrit et raconté en détail par un auteur français. M^{me} Monod a comblé une lacune. Des onze chapitres qui composent son ouvrage, je n'en voudrais retrancher aucun, tant il y a unité de pensée et d'intérêt.

Après avoir apprécié la juste valeur de l'initiative et des efforts individuels parvenus à organiser des secours réguliers et à servir d'appui aux sociétés internationales, l'écrivain retrace les souffrances d'une armée en campagne, — et quelles souffrances ! — pour mieux faire comprendre la nécessité de les adoucir. Qui les adoucira, ces maux, qui tentera de les guérir ? Quelles seront les âmes sœurs de tant d'âmes affligées ? Celles qui ont été déjà souvent leur Providence terrestre, et qui le seront toujours : des femmes. C'est l'humble paysanne française, sœur Marthe, trop peu connue, et dès longtemps célèbre ; c'est miss Nightingale, la bienfaitrice de ses compatriotes en Crimée, l'infatigable fondatrice des hôpitaux d'Orient et de St-Thomas, qui agit et qui écrit ; c'est la grande-duchesse Louise de Bade, dont l'esprit et le cœur s'accordent pour répandre de tous côtés les trésors de la plus vigilante bienfaisance

¹ Paris. Meyrueis. 1870. 1 vol. in-12 de 320 pages.

et de la charité la plus éclairée; c'est M^{me} Simon, la Nightingale allemande, cette mère des lazarets, cette sœur de miséricorde; c'est la nombreuse et forte élite des dames américaines, pendant la longue guerre des États-Unis; ce sont des souveraines illustres; c'est la comtesse de Stolberg, secondée par son frère; ce sont les diaconesses de Berlin et de Dresde, autant que l'ordre des sœurs de l'exaltation de la Croix, fondée par la grande-duchesse Hélène en Russie. Que sais-je encore? Et combien d'autres nous pourrions nommer à qui s'adresse le vers d'une femme poète :

« Les dévouements obscurs sont les plus magnifiques. »

Toutes ces biographies, riches de faits, de réflexions et d'anecdotes puisées aux meilleures sources allemandes, françaises et étrangères, sont suivies, comme pièce justificative, de l'histoire d'un hôpital militaire. Emouvant récit, on peut le croire, récit navrant, mais fidèle, pour quiconque s'est approché du lit des blessés. Que tant de misères appellent de la part de M^{me} Monod des vœux pour l'avenir, nous n'en sommes pas surpris, et ces vœux on les devine. « Rien n'est plus naturel que le meurtre pacifique de la guerre par la charité. » Mais l'étude des nécessités présentes et des devoirs actuels, tels qu'ils découlent des faits, nous a surtout captivés, parce que nous y avons reconnu la marque d'une ferme intelligence dont les vues, étrangères à toute utopie comme à tout exclusisme, ne s'éloignent pas de la pratique et du possible. Non-seulement chaque Etat peut agir suivant ses ressources et procéder, en fait de secours, à sa manière, mais il importe de travailler pendant la paix à soulager les maux de la guerre. « Tout se tient; la vie civile n'est pas séparée de la vie militaire par un tel abîme que le bien fait aux simples citoyens ne s'étende aux soldats; de même, tout ce qu'on fait en faveur des soldats est utile aux simples citoyens. Souvent d'ailleurs, sous deux aspects divers, on a affaire aux mêmes individus. »

Sage et louable prévoyance, qui s'étend toutefois trop loin, selon nous, lorsque M^{me} Monod va jusqu'à dire : « Les femmes ne peuvent-elles pas en temps de paix s'occuper de bibliothèques destinées aux soldats, choisir, composer, réunir et distribuer des livres, et fournir ainsi aux militaires blessés ou malades le moyen d'em-

ployer agréablement les loisirs forcés que la guerre leur aura faits? » Autant nous aimons à voir les femmes garde-malades, infirmières, diaconesses, sœurs de charité, autant nous croyons, d'après notre expérience personnelle, que les femmes ne peuvent être les seules juges des lectures convenables aux militaires, pas plus que nous ne les voudrions seules appelées à converser avec eux et à rédiger leur correspondance. C'est notre opinion bien arrêtée.

Nous applaudissons en revanche, et très-vigoureusement, à des affirmations comme celle-ci : « La place des femmes est marquée partout où se trouvent des victimes à soulager ; elle est donc marquée aussi sur le théâtre de la guerre. Il faut auprès des soldats malades des hommes capables, robustes, énergiques et dévoués ; mais des garde-malades femmes sont nécessaires aussi. Dans un hôpital bien dirigé, leur activité se développe sous toutes ses faces et toutes leurs aptitudes sont mises en jeu. Leur présence met un frein à la grossièreté ; elles entretiennent la propreté mieux que personne, et supportent les veilles mieux que les infirmiers. Un auteur bien connu dit que les femmes donnent, quand il le faut, l'exemple du courage et l'exemple plus difficile de la résignation. » Voilà la note juste, voilà le vrai. Un passage plus catégorique encore mérite d'être cité : « L'activité spéciale de la femme vient compléter celle de l'homme, sans la remplacer ni la gêner en rien ; chacun reste dans son rôle, s'occupe à ce à quoi il est le plus propre ; la division du travail se fait de la manière la plus utile et double les forces communes ; en même temps, les expériences acquises viennent modifier les théories suivant les temps et les pays. »

Qu'ajouter à d'aussi saines idées ? Elles sont conformes à l'observation et à la raison. Tôt ou tard le rôle des hommes et celui des femmes auprès des blessés seront encore mieux définis et précisés qu'ils n'ont pu l'être jusqu'à ce jour. Les événements actuels apporteront de nouveaux conseils, et dicteront, sans doute, de nouvelles mesures. Laissons, au reste, le futur pour le présent et réjouissons-nous d'un ouvrage sérieux, écrit d'un style qui a le relief du vrai et les couleurs du bien. Outre la préface du D^r Appia, je ne sais combien de traits exciteraient, si nous les rapportions, la plus vive sympathie. Que de mots heureux, entre plusieurs autres, comme celui-ci : « Il est bon de rappeler les douleurs oubliées, afin qu'on n'oublie plus d'y porter remède ! » N'est-ce pas

beaucoup de faire passer son âme dans son œuvre, quand cette âme montre un esprit convaincu, un cœur généreux, une imagination chaleureuse? N'est-ce pas beaucoup d'avoir une plume assez bien taillée pour que l'intérêt littéraire s'unisse à l'intérêt moral? N'est-ce pas beaucoup, avant toutes choses, de constater que l'exemple, cet argument des logiciens, ce moyen puissant dans l'éducation et dans la vie, restera toujours le démonstrateur populaire et le vulgarisateur par excellence de certaines vérités morales? Tels sont pourtant les mérites de la *Mission des femmes en temps de guerre*, mission sainte, dont l'éloquente histoire est comme le *Self help* de la charité féminine internationale.

EDOUARD HUMBERT.

PAYS-BAS

LE DOCTEUR BASTING

En annonçant, dans notre Bulletin (p. 66), par quelques lignes tracées à la hâte, la mort regrettable du D^r Basting, nous manifestions l'intention de consacrer à sa mémoire une notice plus étendue, et c'est de cette dette de reconnaissance que nous venons nous acquitter aujourd'hui.

Jean-Henri-Christien Basting naquit à Enkhuisen (Hollande-Septentrionale), le 20 septembre 1817. Son père, envoyé aux Indes en 1818, en qualité d'officier d'administration, y mourut trois ans plus tard, laissant une veuve et deux enfants sans la moindre fortune. La veuve, femme énergique et active, donna tous ses soins à l'éducation de ses enfants; mais elle n'aurait pu y suffire si son fils Jean, celui dont nous déplorons aujourd'hui la perte, ne se fût distingué dans ses études par une émulation et un zèle remarquables. Lors du concours d'admission à l'école sanitaire d'Utrecht, en 1835, il obtint l'un des premiers numéros. Après quatre ans d'études, il fut promu au grade d'officier de